

S. THERESE DE L'ENFANT-JESUS

Dimanche 28 septembre 2025

Nous fêtons ce matin S. Thérèse de l'Enfant-Jésus que Pie XI canonisa et nous donna comme patronne secondaire comme il le fit pour Jeanne d'Arc il y a juste cent ans. S. Jean-Paul II, lui-même de spiritualité carmélitaine, a mis en lumière un autre aspect de sa sainteté en la proclamant Docteur de l'Église. Beaucoup s'en étonnèrent alors. Comment cette petite carmélite, morte à 24 ans, qui n'avait rien écrit d'autre qu'une relation de sa vie, des lettres, des poèmes et quelques conseils spirituels, pouvait-elle être mise à l'égal des Pères de l'Église et des grands théologiens du Moyen Âge ? Benoît XVI nous éclaire peut-être lorsqu'il disait que « les saints sont la véritable interprétation de l'Écriture Sainte. Ils ont éprouvé, dans l'expérience de leur vie, la vérité de l'Évangile. Ils nous introduisent ainsi dans sa connaissance et dans sa compréhension ». Quelle vérité de l'Évangile Thérèse illustre-t-elle ? Plusieurs, à n'en pas douter. Je n'en retiendrai aujourd'hui qu'une seule, qui se présente, comme souvent, à la manière d'un paradoxe : celui de grands désirs impossibles à combler à partir de ses propres forces ; paradoxe qui se résout, découvre Thérèse, dans la confiance filiale.

Dans un texte magnifique, tiré du Manuscrit B, adressé à sa sœur, M. Marie du Sacré-Cœur, Thérèse réfléchit sur sa vocation : « Être ton épouse, ô Jésus, être carmélite, être par mon union avec toi, la mère des âmes, devrait me suffire... il n'en est pas ainsi... Je sens en moi d'autres vocations, je me sens la vocation de guerrier, de prêtre, d'apôtre, de docteur, de martyr, enfin, je sens le besoin, le désir d'accomplir pour toi, Jésus, toutes les œuvres les plus héroïques (...) Si je voulais écrire tous mes désirs, il me faudrait emprunter ton livre de vie, là sont rapportées les actions de tous les saints et ces actions, je voudrais les avoir accomplies pour toi ». Thérèse fait l'expérience de l'immensité de son désir de servir Dieu et en même temps, face à cette immensité – la sainteté –, celle de l'infirmité de ses moyens. Elle a alors le choix entre deux attitudes : se hausser à la hauteur de ses désirs, ou bien les ramener à la mesure de ses capacités. Soit se dépasser, soit se résigner. La sagesse de Thérèse, je le souligne, c'est de ne pas se laisser enfermer dans ce dilemme mortel. Car qui cherche, héroïquement, par ses propres forces, à correspondre à l'infini ne peut qu'échouer, et finalement désespérer. Ou bien se résigner à en rabattre de son désir, ce qui revient à peu près au même.

Il n'en est pas ainsi chez Thérèse et c'est ce qui nous éclaire. « Me grandir, écrit-elle, c'est impossible. Il faut que j'accepte ma faiblesse et mes imperfections ». C'est l'écho de la parole de Jésus que nous venons d'entendre dans l'évangile : « Quiconque s'abaissera comme ce petit enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux ». Le réalisme spirituel de Thérèse est plus qu'une sagesse de vie. Il est imitation du Christ. Car celui qui nous a donné l'exemple de cette humilité foncière, c'est Jésus lui-même. « Lui qui n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu mais qui s'est abaissé, prenant la condition de serviteur ». Abaissement de l'Incarnation, qui redouble dans l'abaissement de la Passion. « C'est pourquoi il a été exalté, il a reçu le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père ». L'humilité de Jésus est la condition de son élévation par le Père, de sa grandeur aux yeux des hommes. Il en est de même de Thérèse. Elle l'explique dans sa parabole de l'ascenseur : sa petitesse alliée à sa bonne volonté, expression de ses « grands désirs », attire la bonté du Père qui envoie Jésus la prendre dans ses bras pour l'élever jusqu'à lui. Thérèse ne se résigne pas à sa faiblesse, elle l'exploite, et c'est peut-être cela qui est nouveau dans la spiritualité chrétienne du temps. Comme la bonne volonté du petit enfant fait craquer l'adulte, la bonne volonté d'un chrétien qui reconnaît son imperfection, mais qui cependant ne renonce pas à son désir de sainteté, attire la miséricorde de Dieu. Et le laisse continuellement dans l'action de grâces.

Réfléchissant à ces deux qualités qu'on oppose volontiers en Dieu, la justice et la

miséricorde, Thérèse découvre qu'en fait il n'y a aucune contradiction. Il est juste que le Seigneur soit miséricordieux avec nous puisque nous sommes marqués par la faiblesse congénitale du péché originel. Encore faut-il accepter de reconnaître cette faiblesse, et de l'offrir. C'est-à-dire de l'accepter dans tout ce qu'elle a d'humiliant et de s'en servir comme d'un levier pour qu'à travers elle la miséricorde divine puisse se déverser sur nous. C'est cela « briser la statue » : renoncer à l'orgueil qui vient du démon et ainsi arracher le masque qui nous défigure. Car nous ne sommes pas des êtres autonomes, des êtres qui se sont faits par eux-mêmes, quand bien même nos efforts seraient réels et nos résultats tangibles. Thérèse elle-même, en effet, n'a jamais prôné le quiétisme : elle avait une âme de soldat et sa figure spirituelle préférée était Jeanne d'Arc. Mais elle savait qu'au plus profond de nos réussites les plus méritoires, il y a toujours un don sous-jacent, un don originel qu'il ne faut jamais oublier. « En couronnant nos mérites, vous couronnez vos propres dons » dit la préface des saints. Et c'est ce que S. Paul rappelle à qui veut l'entendre : « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi t'enorgueillir comme si tu ne l'avais pas reçu ? » A la base de notre être, il y a ce don de la filiation divine qui s'épanouit dans le baptême mais qui transparait déjà dans notre être de créature, à l'image et à la ressemblance de Dieu, ce Christ qui naît en nous et qui nous fait dire avec S. Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». Ce qui nous donne d'être nous-mêmes sub-créateurs, d'être à l'origine de tant d'œuvres grandes et belles, c'est l'effigie de Dieu que nous portons en nous-mêmes. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? »

Thérèse nous dirait ainsi qu'il est plus vrai de rechercher la dernière place que la première. C'est ainsi que l'on se rend proche de Jésus qui s'est fait le dernier sur la croix pour qu'aucun dernier ne soit abandonné et ne se sente exclu. Quel formidable chemin d'espérance ! Chacun a sa place dans la grande symphonie de la Création. Et de même dans l'Église : Benoît de Nursie, Dominique de Guzman, François d'Assise, Thérèse de Jésus, Ignace de Loyola, qui ont déplacé les foules de leur vivant et laissé un sillage brillant. De même que Thérèse Martin ou Charles de Foucauld dont la vie chrétienne a été toute cachée. De même encore que tant d'autres, cachés eux aussi, qui au cœur de leur épreuve, parfois proche de celle de l'enfer, ont compris qu'il n'y avait d'autre issue que celle d'en haut, le Ciel, c'est-à-dire la main que ne cesse de nous tendre le Christ, notre Seigneur, notre chef, notre frère, notre ami.

Frères et sœurs, lorsque la tentation de nous comparer, de nous regarder avec des yeux qui ne sont pas ceux de notre Père du ciel, nous envahit, et avec elle, donc, celle de céder à l'orgueil ou au désespoir, croisons le sourire de Thérèse. Il nous rappellera que notre plus grande richesse, c'est d'être enfant, enfant du Père, frère du Christ, temple du Saint Esprit. Le reste, ce ne sont, au fond, que « franges très longues et phylactères très larges ». Bref, des enfantillages aux yeux de Dieu...